

Radio-danse

A propos de *Mono* de Thomas Hauert/Cie ZOO

Eaux-Vives, le 21-22 mai 2015

Une altiste en robe de sirène bicolore traverse la scène en diagonale, descend du plateau et monte dans les gradins. Avec la complicité d'une spectatrice qui lui tient sa partition devant les yeux, Noémie Bialobroda fait voler son archer, provoque un *glissando* en forme de rire aigu, joue son introduction avec une physicalité engagée. Elle baigne dans un cône de lumière ambre qui révèle aussi les regards séduits des spectateurs alentours. Les danseurs profitent de cette fascination pour se glisser discrètement sur le plateau. Cette ouverture en forme de générique vivant annonce que la musique ne sera pas ici décorative, que son impact, comme ses propriétés, demeurent aux fondements de l'avènement de la danse – du jaillissement du mouvement comme de l'architecture de l'espace. Elle demande aussi une attention proximale, étroite ; requérant de notre regard une focale maximale qui annihile la traditionnelle distance imposée par le dispositif scénique frontal.

L'altiste se retire mais le son maintient sa forte présence : des actions indistinctes, des matières qui craquent, des murmures, un clocher qui sonne au loin. Une vie sans vue s'active autour de nos oreilles. Un duo s'esquisse qui se met en danger sur des appuis incertains et cherche un équilibre précaire dans des portés qui penchent et plongent, des jambes qui se développent et composent des attitudes improbables. Ce duo s'alimentera sans cesse au long de la pièce – au point « de ne plus savoir qui et qui » -, chaque danseur venant tour à tour y apporter sa contribution comme un feu qu'on entretient toute une soirée durant. Un triple sens s'impose ici au verbe « entretenir » : activer un phénomène (entretenir une amitié), maintenir quelque chose dans l'espace commun (tenir entre) et instaurer un dialogue (entretien). Comme une statuaire ne trouvant pas de posture définitive, le duo se poursuivra, au centre de la scène ou dans des coins plus reculés du plateau, point de focalisation des regards ou se faisant aisément oublier. Avec le sonore, cette dialogique des corps forment deux basses continues. Des bruits appuyés de circulation urbaine, de foule en mouvement ou de scènes indistinctes « composent une ballade sonore » mais brouillent aussi notre perception, absorbant la danse dans un lointain phonique ou – au contraire – soulignant un mouvement ou un changement d'éclairage au plateau.

Mono, titre assez ironique, commande donc sans cesse de choisir entre l'ouïe et la vue en un *tuning* permanent, ce réglage d'accord qui permet de bien capter une émission radiodiffusée. Même en matière scénographique, cette syntonie n'est pas facile à trouver ; en témoignent des jeux de lumières dont la succession rapide à certains moments clés suggèrent une hésitation, ou bien les costumes hétéroclites (allant du kilt à rayures au collant en dentelle vert fluo en passant par le short de football) qui augmentent la dimension surprenante de l'apparition-disparition des interprètes : « on pense autant à *Umwelt* de Maguy Marin qu'aux *Personnages en quête d'auteur* de Pirandello ou à ceux du théâtre de Simon Tanguy. » Quant au mouvement, il continue de privilégier l'alternance entre poses et déplacements, l'exploration de chaque segment ou partie du corps – jusqu'aux plus infimes, et les poussées hors de l'axe qui mettent en jeu des déséquilibres subtils. Une logique fortement contre-intuitive est à l'œuvre qui semble interdire tout déploiement du mouvement vers sa fin logique pour mieux le contredire sans cesse. A de rares moments, soudain polarisés différemment, les danseurs se retrouvent, se poursuivent dans des ellipses courues, s'attirent dans de petits recoins ou s'agglutinent autour de la joueuse d'alto qui dialogue avec la musique enregistrée de Fredy Vallejos. Les accords se complètent dans un solo de Sarah Ludi, soulignant de son mouvement celui de la musicienne en une communauté de gestes dansés et musicants. Plus tard, un danseur se laisse emporter par la pure vibration de l'air, comme un ballon que la musique viendrait gonfler et animer. Parfois la danse voyage aux franges de la pantomime, inoculant des instants cocasses : le footballeur explore paresseusement les recoins du plateau pendant que le duo tente maintenant de compacter dans le plus faible volume possible les deux corps imbriqués ; plus tard un danseur semble traîner son désœuvrement assis sur les corps de ses camarades sans plus savoir d'où relancer son mouvement.

On a devant nous une danse d'expression : pas au sens d'*Ausdrück Tanz* entériné par l'histoire des arts, mais dans son acception étymologique latine d'*ex primere*, faire sortir de soi. S'ouvrir suffisamment pour s'étonner de l'irruption d'une geste, de la tentative d'un appui, d'une prise de parole tonique aux accents insoupçonnés. Pour nous aussi, spectateurs, il y a à faire une expérience, à prendre en considération ce que peut un corps une fois écartée la tyrannie de l'élégance, de la forme préméditée et de l'esthétique attendue. « Une réalité utopique est à l'œuvre » teintée du désordre du monde, elle tente pourtant de lutter contre « par l'indiscipline de sa discipline », grâce à ces êtres construisant une danse libre mais aux principes rigoureux. En effet, la composition spatiale, épaulée par la dramaturgie sonore, assurent à l'ensemble sa cohérence et nous préservent des dérives parfois sympathiques mais

souvent languissantes des improvisations anarchiques. Une scène en témoigne, rejouant la légende du *Joueur de flûte de Hamelin*, débarrassant la ville de ses rats avant de s'emparer de ses enfants. Regroupés derrière l'alto qui déambule, tous les danseurs ponctuent la musique d'une petite danse chorale : communauté retrouvée ou dangereuse soumission à l'instrument ? « Chacun doit choisir » semble dire la pièce qui se clôt en *reverse* : pendant que le dernier duo est englouti par la pénombre, l'altiste, revenue au milieu du public, est cette fois portée par quelques danseurs qui la font dangereusement osciller loin de son axe. En rejouant le chœur, elle semble suggérer que nous n'en avons pas fini avec les relations musique-danse et qu'en la matière, tout est question d'accord, voire d'équilibre.

Philippe Guisgand
Genève, le 23 mai 2015